Interprétation des rêves en Méditerranée :
L'Épopée de Gilgamesh. Le grand homme qui ne voulait pas mourir

Nayla De Coster[1]

À travers son œuvre, Freud s'est interrogé sur ce qui fait de nous des humains, et va réfléchir sur le travail de culture qui nous dégage de l'animalité sans nous en détacher. Les scènes de la culture et du monde s'offrent comme un vaste champ où se reflète le fond pulsionnel de l'humain. Si elles imposent à l'homme une série de renoncements et de contraintes liés aux exigences du vivre ensemble, les sociétés élaborent en même temps des modes de figuration de ce qu'elles répriment. La force et l'intérêt des contes, mythes et légendes est qu'elles tiennent à leur pouvoir de figuration par rapport aux désirs réprimés et angoisses refoulées. Tout comme les rêves, les contes et les mythes témoignent de la persistance d'un matériel archaïque.

Avant de parler des rêves de Gilgamesh, il faut parler des mythes et des contes puisque l'histoire de Gilgamesh est une épopée qui porte en elle l'archaïque de l'humanité (Bottéro, 1992). Le mythe est un discours. Le mot « mythologie » vient du grec *mythos* qui signifie récit transmis et de *logos* qui signifie parole. « Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un évènement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements. Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des êtres surnaturels, une réalité est venue à l'existence… C'est donc toujours le récit d'une création : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être » (Eliade, 1963). Le mythe se situe dans un espace et un temps originaire, le temps des commencements. Il ramène toujours à la réalité du monde.

L'épopée est aussi l'histoire de la confrontation humaine avec l'impuissance, la perte, la séparation et la mort. L'épopée de Gilgamesh parle de la confrontation à la mort et au deuil, du renoncement à la vie éternelle et du roc biologique de la condition humaine. Elle raconte aussi la sexualité infantile avec ses triomphes et échecs. C'est aussi le passage de la position schizo-paranoïde au sens de Mélanie Klein à la position dépressive. Le mythe concerne un espace rêvé, irréel, faisant abstraction du temps et de l'espace. Il concerne les parties les plus primitives de la psyché. Le mythe organise le chaos et le héros semble être protégé par une providence particulière. Les mythes sont rassembleurs, tendent vers l'unité et vers la réconciliation du sujet avec le monde. Les mythes, contes et épopées parlent pour le groupe en fournissant un langage commun. Le mythe est construit selon les mêmes processus que le rêve avec déplacement, condensation, mise en figurabilité et symbolisation.

Rêves et mythes parlent d'un imaginaire collectif trans-générationel et leurs énoncés principaux sont des désirs inconscients communs à tous. Ils naissent du refoulement dans l'inconscient de pensées inacceptables et leurs contenus sont souvent les

[1] Psychanalyste membre de l'Association libanaise pour le développement de la psychanalyse (ALDeP), de Psike (Istanbul) et de l'IPA.

mêmes : le désir œdipien, l'angoisse de castration et autres fantasmes primaires. Les rêves et les mythes cachent un contenu latent derrière un contenu manifeste.

L'univers mythique va parler de héros, de surnaturel, mi-divin mi-humain, fils de rois abandonnés, sauvés des eaux, d'exploits, et de l'univers de l'enfance avec sa sexualité infantile et ses fantasmes de toute puissance comme nous le verrons dans l'épopée de Gilgamesh. Le mythe organise le chaos et le héros semble être protégé par une providence particulière. Il emplit le vide des angoisses éternelles et met un sens sur des questions qui restent sans réponses.

Freud s'est beaucoup référé à l'œuvre d'Ernest Oppenheim sur les rêves et les contes folkloriques, les récits et légendes populaires (Oppenheim, 1958). Pour Oppenheim, le symbolisme utilisé dans ces rêves renvoie à celui que les psychanalystes rencontrent lorsqu'ils analysent les rêves de leurs patients. Le peuple interprète comme le psychanalyste interprète le rêve de son patient : comme des accomplissements de désirs. Pour Freud, le rêve dans les contes parle plus directement de la représentation du désir infantile, pour le plaisir de celui qui les raconte, comme celui qui les écoute (Freud 1911). Freud : « Nous avons montré que mythes et contes peuvent s'interpréter comme les rêves ; nous avons suivi des chemins entrelacés qui conduisent de l'impulsion du souhait inconscient à la réalisation de celui-ci dans l'œuvre d'art. » (Freud, 1924)

Les images proposées dans le mythe, le conte ou l'épopée contiennent la possibilité d'une catharsis : elles reproduisent à l'aide d'un déplacement, comme dans le rêve, un persécuteur substitutif, animal. En scindant l'objet et en expulsant, à l'aide du conte, sa mauvaise partie, l'enfant maintient, ainsi éloigné, l'objet persécuteur de l'objet idéal. Dans l'analyse du cauchemar, Ernest Jones montre comment l'animal assume la fonction du mauvais objet : la projection sur l'animal des angoisses archaïques.

Le côté mortifère de la mère apparaît donc tant dans les rêves que dans les contes, Freud reliant les contenus des uns et des autres. Si toute religion engendre des mythes auxquels les contes puisent leur source, les déesses mères originellement, celles des peuples orientaux, « semblent aussi avoir toutes été à la fois créatrices et destructrices, aussi bien déesses de la vie et de la fertilité que déesses de la mort » (Freud, 1913/1985).

Finalement, le rêve

Je voudrais citer Victor Hugo : « L'homme a besoin du rêve … Ce palais de l'impossible, les hommes voudront toujours l'habiter... » Le rêve serait-il un voyage de l'âme au pays des ancêtres ? Un moyen d'intégrer les morts à la société des vivants ? Ou un moyen d'échapper aux frontières du temps et de la mort ? Et puis La Méditerranée… La Méditerranée des porteurs de rêves... La Méditerranée, territoire du songe, simple mer entre les terres, faite de traditions, d'héritages antiques et de récits. La Méditerranée a une identité « narrative » dit Paul Ricœur. En effet, la Méditerranée se raconte. La Méditerranée est le berceau de la civilisation, une mer, notre mère… C'est *La Méditerranée* de Taha Hussein, d'Albert Camus, de Lawrence Durell, de Bonaparte. La Méditerranée, terre et mer des rêveurs, territoire de l'exil,

héritage de l'humanité : cananéen, philistin, hébreu, égyptien, perse, turc, grec, romain, arabe, toutes ces langues qu'on entend comme dans un rêve.

Le rêve n'est pas seulement l'activité psychique du sommeil, il est le recours octroyé au rêveur de renouer un lien avec les objets auxquels il a dû renoncer dans la vie éveillée. « Le rêve parle à l'objet dont il parle » (Rolland, 2006).

Pensons un peu aux rêves dans l'histoire. Comme les prophéties bibliques, les songes étaient porteurs d'une révélation, en l'occurrence celle de l'immortalité de l'âme. Et il y a ceux qui détiennent la clé des songes… Les plus vieux rêves inscrits remontent à plus de 4500 avant J.-C avec l'invention de l'écriture en Mésopotamie. Ces textes parlent des rêves des rois. Le plus ancien de ces rêves est le rêve de Dumuzi d Uruk et fait partie d'une épopée, « La Descente de Inanna ». L'interprétation était faite par la sœur de Dumuzi qui était une interprète professionnelle de rêves.

Mesopotamian cylinder seal showing the symbols of Dumuzi's dream. Permission to reproduce this image was graciously provided by the Pierpont Morgan Library, New York. CORPUS No. 236.

Les rêves de Gilgamesh dans l'épopée sont inscrits en cunéiforme (accadien) sur douze tablettes en argile conservées dans plusieurs musées. Ces tablettes ont été trouvées par l'archéologue turque Rassam à Ninive dans la bibliothèque du roi Assurbanipal (668-627 avant J.-C).

Tablette V

En écrivant ce texte, j'ai essayé de réfléchir aux questions suivantes : Comment les civilisations anciennes avaient-elles la capacité de symboliser la souffrance psychique et de trouver des solutions à leurs conflits internes ? Quelles étaient alors les fonctions du rêve et de ses interprétations ? Qu'en faisaient-ils ? Quelle était l'importance de la symbolisation ?

Je voudrais commencer par un bref historique sur l'interprétation des rêves en antiquité. On sait que Freud a dû s'y intéresser avant d'écrire son *Interprétation des Rêves* en 1900. Nous savons que Freud était fasciné par les civilisations anciennes et par la mythologie dont il s'est inspiré. Il croyait à l'héritage archaïque qui dort dans notre inconscient, et il a associé le symbolisme des rêves à des images de la mythologie et à nos névroses. On sait aussi qu'il collectionnait de nombreux objets provenant du Proche-Orient ancien.

Bien avant Freud, les humains étaient très préoccupés par les rêves. Déjà en antiquité, les peuples anciens de la Mésopotamie, d'Egypte, de Grèce et de Rome considéraient l'interprétation des rêves comme un art, une thérapeutique ou comme une intervention divine. Le rêve était déjà dans l'antiquité une énigme qu'on devait interpréter et résoudre et son interprétation était thérapeutique. Pour guérir, le souffrant s'adressait à des chamans, des sages et souvent des femmes qui le plaçaient dans une sorte d'incubateur pour dormir et rêver. Ensuite, le sage interprétait le rêve. Donc déjà en antiquité, c'est dans la présence de l'autre que se faisait le travail d'interprétation et d'élaboration afin de guérir et les interprètes des rêves étaient des professionnels qui se faisaient payer. Les Egyptiens anciens avaient un temple à Memphis, avec un incubateur pour interpréter les rêves. Ce temple était dédié à Imhotep dieu de la guérison et dont la statuette se trouve dans la collection de Freud.

Imhotep, Dieu de la médecine

Dans la Grèce antique, l'interprétation des rêves se faisait dans le temple d'Asclépios (Esculape), dieu de la guérison. Freud en parle dans son interprétation des rêves (Freud, 1900). Les mésopotamiens ont des livres (tablettes) d'études sur les rêves, qui datent de 2000 avant J.-C avec des exemples de rêves, des symboles qui nous font penser aux symboles développés dans l'ouvrage de Freud sur *l'interprétation des rêves*. Déjà depuis le début des temps, nous pouvons constater que la valeur thérapeutique de l'interprétation des rêves passait par le mot et la parole. Le rêve devait être raconté à quelqu'un qui devait l'entendre et le recevoir. En sumérien, le mot *bur* veut dire : rapporter un rêve à quelqu'un pour traduire les symboles et guérir le mal.

Dans le Talmud, le rêve dépend du mot : « suis la bouche » (Ehrman, 1982). Toujours dans le Talmud, le mot « restaurer, restor » signifie aussi rêver. Dans le Talmud babylonien (500 après J.-C) : « un rêve non interprété est comme une lettre non ouverte » (Simon & Epstein, 1959).

Leo Oppenheim (1956) répartit les rêves qui apparaissent dans les récits assyriens en deux catégories : les rêves messagers et les rêves symboliques. Le rêve messager ne demande aucune interprétation et a une fonction prophétique. Les dieux avaient le pouvoir de lire les prophéties dans les rêves et prédire l'avenir. Aussi, les peuples du Proche-Orient ancien avaient la conviction que si quelqu'un faisait un mauvais rêve, un cauchemar, c'est parce que les dieux étaient en colère. Une phrase inscrite ou gravée sur une tablette mésopotamienne de 3000 ans avant J.-C. dit ceci : « Shamash,

dieu du soleil, tu es le juge… change mon rêve en un rêve meilleur…mets-moi sur la bonne voie… ». On voit ici la différence avec la pensée de Freud : Les anciens pensaient que les rêves venaient de l'extérieur tandis que pour Freud, le rêve provient du conflit psychique interne et la fonction du rêve est de préserver le sommeil et censurer l'inconscient. Bien que Freud fût très intéressé par le prémonitoire, la télépathie, il croyait que le supernaturel et le mysticisme n'avaient pas de place dans l'interprétation du rêve.

L'interprétation des rêves dans l'antiquité ne s'accompagnait pas par l'association libre du rêveur. L'interprétation était imposée de l'extérieur. Donc la personnalité et les souffrances psychiques du rêveur n'étaient pas prises en considération. C'est plus tard, dans le Talmud qu'on voit mentionnée la méthode d'association libre et c'est avec les anciens Grecs qu'on va voir apparaitre le besoin de prendre en considération la personnalité du rêveur.

Pour les rêves dans l'antiquité, il faut faire la distinction entre songes (rêves messagers) et rêves symboliques : les premiers sont délivrés en clair et les deuxièmes sont cryptés. Il y a aussi les rêves interprétés comme des révélations divines et ceux qui reflètent l'état d'esprit du rêveur et sa santé spirituelle et corporelle. De façon générale, nous dit Oppenheim (1956), les rêves inscrits sur des tablettes en argile obéissent à des contraintes politico-religieuses. C'est dans cette logique que nous allons pouvoir essayer de comprendre les rêves de l'épopée de Gilgamesh.

L'histoire de Gilgamesh brièvement

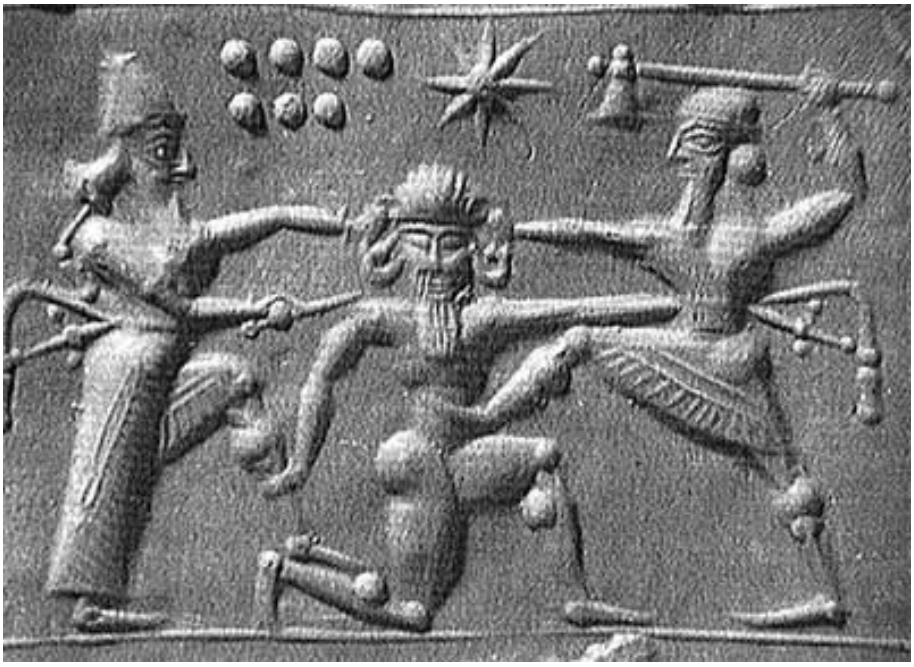
Gilgamesh est le roi tout-puissant de la cité d Uruk dans le sud de la Mésopotamie. Gilgamesh comme tous les rois de l'époque est deux tiers divin et un tiers humain. Shamash, dieu du soleil, l'a créé et lui a donné une beauté divine. Adad le dieu mésopotamien de la tempête lui a prédit courage et bravoure. C'est un tyran qui va imposer qu'à chaque nouveau mariage de ses sujets il doit passer la première nuit avec la mariée. Les sujets s'en plaignent à Anu le père des dieux qui va envoyer un sauvage, Enkidu, pour lui tenir tête. Ils se battent mais sont de force égale. Donc ils deviennent amis et vont organiser des conquêtes et notamment une expédition au pays des cèdres pour tuer le gardien de la forêt Humbaba. Enkidu va tomber malade et mourir à cause de la malédiction d'une déesse. Gilgamesh va prendre conscience de sa propre mortalité et va aller à la recherche de la plante de la vie éternelle. Sur son chemin, il rencontre un vieil homme qui lui dit que le secret de la vie éternelle se trouve dans le fond de l'océan. C'est une plante. Il la trouve difficilement, remonte à la surface avec beaucoup de blessures, et pendant qu'il lave et panse ses plaies un serpent mange la plante. Gilgamesh va rentrer bredouille et va devoir renoncer à la toute puissance et à la vie éternelle. Le mythe se termine avec un renoncement œdipien. Un peu comme dans le mythe de la Genèse, Gilgamesh va construire une ville comme dans un désir de réparation et d'intégration.

On sait que de nombreux mythes, légendes et contes vont reprendre les thèmes qu'on retrouve dans l'épopée de Gilgamesh. L'épopée de Gilgamesh nous parle aujourd'hui parce qu'elle ne raconte pas seulement l'antiquité sumérienne ou babylonienne mais parle de la condition humaine à travers les âges. Elle raconte les luttes fratricides, le drame œdipien, le meurtre du père de la horde primitive, mais surtout la préoccupation

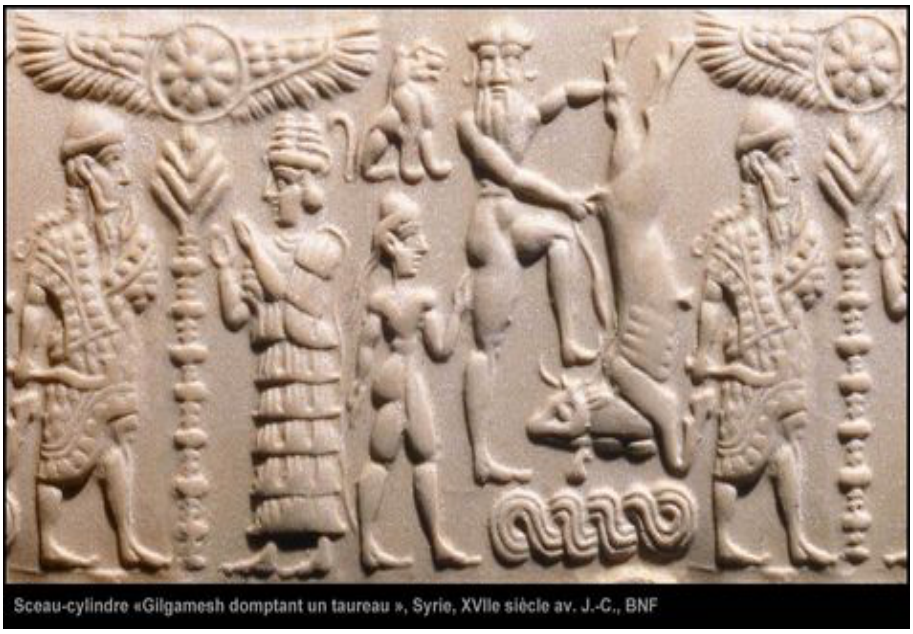
de l'humain avec la mort, l'angoisse de castration et la butée contre le roc biologique. Dans la mythologie de la Méditerranée orientale, l'immortalité est interdite à l'homme. Elle est réservée aux dieux car l'homme, lui, a accès à la race des héros. Gilgamesh, le héros légendaire, roi de Uruk, et qui se mêle aux dieux, a un aspect anthropomorphique.

Gilgamesh est le symbole de l'enfant tout puissant, pervers polymorphe, et qui va devoir affronter l'angoisse de castration et les interdits de l'œdipe, rentrer dans une position dépressive et faire un deuil pour ensuite pouvoir s'intégrer, se construire, construire et devenir humain. L'épopée de Gilgamesh condense dans sa trame globale une charge inégalée. C'est le plus ancien des grands récits du patrimoine mondial sous forme de poèmes, sept siècles avant Homère. Aucun récit de l'antiquité ne raconte à la fois autant de brutalité et de finesse, la quête de l'immortalité. Deux tiers des tablettes ont été retrouvées. Jean Bottéro dit de l'épopée : « La lire, certes, c'est « entrer », quasi « matériellement », grâce à un document, dans la vie, la pensée, l'âme et la culture de ces plus vieux de tous nos parents repérables… » (Bottéro, postface, 1992). C'est aussi un récit ou le sauvage va se civiliser et s'humaniser au contact du féminin, d'une femme, la courtisane. C'est un récit d'exploit contre la mort, mais qui raconte aussi la confrontation de Gilgamesh à son double Enkidu, son alter ego, l'autre, et l'autre en lui. Enkidu n'est pas seulement l'ami, mais le double, l'étrange, l'étranger, l'inquiétante étrangeté... On peut se demander qui est le sauvage dans l'épopée ? La sauvagerie habite le civilisé qui profite de son pouvoir pour donner libre cours à ses désirs sexuels au détriment de l'équilibre de la cité (et de son âme). Et c'est de la sauvagerie d'Enkidu, attendri et affaibli au contact charnel de la femme, dans la rencontre avec le féminin que surgit la force qui dompte les pulsions effrénées de Gilgamesh. Comme je viens de le dire, l'épopée de Gilgamesh est le récit d'un combat ou s'affrontent Gilgamesh et son alter ego, féminin/masculin, pulsion de vie/pulsion de mort, Surmoi/ça.

Gilgamesh sceau cylindre : Gilgamesh et Enkidu terrassent le monstre Humbaba.



Gilgamesh et Enkidu : combat contre Humbaba



Sceau-cylindre «Gilgamesh domptant un taureau », Syrie, XVIIe siècle av. J.-C., BNF

Combats : héros et monstre. La tête de Humbaba.

L'impression moderne du sceau cylindre (dernière image) nous montre la scène gravée dans son entièreté. On voit ici une paire de héros nus portant une ceinture. Leurs corps sont gravés de profil, mais leurs visages sont de face. On les voit qui tiennent un lion par les pattes arrières. Un héros marche sur le cou du lion tandis que l'autre lui plonge un poignard dans le ventre. Nous voyons une déesse de la guerre debout et qui porte un spectre posé sur une tête coupée, celle du démon Humbaba ? Nous voyons aussi un héros agenouillé qui lutte contre un lion /griffon qui lui-même mange la tête du héros. Le combat contre les monstres est un motif épique traditionnel dans la culture et la tradition mésopotamienne. Nous avons une transmission de cette iconographie de siècle en siècle : le héros qui affronte un géant, un monstre, un taureau. Que symbolisent ces créatures monstrueuses, aux pouvoirs surnaturels, à l'inquiétante étrangeté ? Le monstre bisexuel ? Le parent combiné ? La terreur sans nom ? Les conflits internes ? Les pulsions destructives ? Le héros civilisateur qui va

détruire les monstres prégénitaux qui s'opposent à l'évolution de l'humanité et du social ?

Dans l'épopée de Gilgamesh, chaque rêve donne naissance à un nouveau rêve, à un nouvel épisode, une nouvelle aventure. C'est comme ça que l'épopée se construit.

Les rêves de Gilgamesh sont racontés et interprétés par sa mère. On y retrouve l'activité de la fonction Alpha au sens de Bion exercée par l'environnement maternel. On va voir que ces rêves vont présenter les fonctions que Freud a recensées : condensation, déplacement, retournement. Dans cette épopée, les rêves sont le produit d'une incubation : Gilgamesh demande de faire un rêve, selon un rituel divin bien déterminé, afin que le rêve lui délivre un message de bonheur. Dans l'épopée, Gilgamesh monte sur la montagne sacrée, brûle une farine d'encens en faveur du dieu Shamash, puis formule sa demande de rêve. Enkidu met alors en place un rituel en enfermant Gilgamesh couché dans un cercle enchanté. Gilgamesh fait le rêve et Enkidu l'interprète. Le rêve est alors commandé et provoqué, ce qui pourrait expliquer le désir de rêve. On pourrait se demander si ces rêves sont des rêves qu'on pourrait encore rêver de nos jours ? Si les rêves ont changé à travers les millénaires ? Les deux rêves de Gilgamesh sont interprétés par sa mère, la déesse Ninsu, et sont gravés sur des tablettes qui se trouvent à l'Université de Pennsylvanie aux Etats-Unis. Les deux rêves qui ouvrent l'épopée de Gilgamesh et leur interprétation sont rédigés comme des poèmes, ou comme une très belle chanson. Ici, dans l'épopée de Gilgamesh les héros sont des demi-dieux, mais avec des affects et des pulsions d'humains et qui utilisent les rêves pour communiquer avec les dieux et les mortels.

1er rêve :

Gilgamesh raconte son rêve à sa mère :

« Mère, j'ai fait un rêve hier soir. Dans le ciel, les étoiles sont apparues et une météorite d'Anu est tombée près de moi. J'ai essayé de la soulever mais c'était trop lourd pour moi. J'ai essayé de la retourner mais je n'ai pas pu la faire bouger d'un pouce. Le peuple d'Uruk l'entourait, le village entier s'était rassemblé autour d'elle, les hommes étaient regroupés autour d'elle et lui embrassaient les pieds comme s'ils étaient des petits bébés. Je l'ai aimée, je l'ai embrassée comme si elle était ma femme et vous l'avez mise en compétition avec moi."

L'interprétation de la mère :

« Les étoiles célestes c'est ton escorte. Cette façon de bloc venue du ciel qui t'est pesamment tombé auprès, que tu voulais soulever, trop lourd pour toi, que tu tentais de déplacer sans pouvoir le remuer, que tu as enfin déposé à mes pieds, que j'ai traité moi-même à égalité avec toi, et que tu cajolais comme une épouse, c'est qu'il va t'arriver un compagnon puissant, secourable à son ami, le plus fort du pays, le plus vigoureux, aussi solide qu'un bloc, venu du ciel. Que tu l'aies cajolé, comme une épouse : c'est que lui ne t'abandonnera jamais, ton rêve est excellent et ~~du~~ de meilleur augure ».

La météorite pourrait symboliser le père œdipien. Anu est le dieu le plus ancien du panthéon sumérien. Il est le père et le roi des dieux, souvent représenté par une paire de cornes de taureau. Est-ce que le taureau serait le totem du père de la horde primitive ? On sait que le taureau en antiquité symbolise le processus de fertilisation et pourrait aussi représenter l'angoisse de castration (les cornes qui coupent). On sait que dans un autre rêve dans l'épopée, Gilgamesh va rêver qu'il est en train de lutter contre un taureau sauvage, juste avant la bataille avec Humbaba le gardien de la forêt des cèdres. On pourrait penser à la lutte de Gilgamesh avec ses pulsions sexuelles.

Le 2ème rêve :

Gilgamesh dit à sa mère : « Mère, j'ai fait un autre rêve : à l'entrée de la chambre maritale, il y avait un axe et les gens se sont rassemblés autour. J'ai reposé l'axe à tes pieds. Je l'ai aimé et embrassé comme si c'était ma femme et tu m'as mis en rivalité avec lui. »

Humbaba est le gardien de la forêt sacrée et pourrait symboliser le gardien du corps de la mère. Baba veut dire père en arabe et aussi en akkadien. Dans ce rêve il y a une chambre maritale. Est-ce celle du couple parental ? Parle-t-on d'une scène primitive ? Est-ce que la rivalité œdipienne est exprimée dans ce rêve ? La rivalité avec un père tout puissant ? Il y aura plusieurs rêves qui vont montrer l'angoisse de Gilgamesh avant le combat avec Humbaba. Est-ce que Gilgamesh doit lui-même renoncer à sa mère, à la vie éternelle et à la toute-puissance ? Doit-il aussi renoncer à la fusion avec la mère et le ré-engloutissement dans le corps maternel ? Est-ce que Enkidu représente le surmoi ou le double ? Le double pour s'assurer de l'immortalité. Le Moi a le désir d'immortalité et le dédoublement est une façon de préserver le Moi et s'assurer une victoire contre la mort. « Au début le double était un Moi identique (ombre, réflexion) qui promet la survie, mais plus tard la notion du double a commencé à inclure le passé de l'individu et un Moi mauvais et qui représente la partie périssable et mortelle de la personnalité » (Rank, 1941). Chez Freud, on peut penser à l'inquiétante étrangeté, au narcissisme primaire avec clivage et aliénation du Moi et leurs manifestations dans les rêves. Le double ou le dédoublement devient alors une défense contre la destruction du Moi, un déni du pouvoir de la mort.

Est-ce qu'on peut voir dans ce mythe et ces deux rêves une représentation d'un conflit interne ou l'histoire d'un groupe, d'une société primitive qui s'organise pour sortir du chaos vers une organisation plus civilisée ? Pour Racamier, la traversée du deuil originaire est la condition nécessaire de toute croissance possible (Racamier, 1992). Le deuil originaire permet de se séparer de l'objet narcissique et de la toute-puissance. Est-ce que c'est aussi pour un groupe la peur et l'angoisse d'un effondrement devant les forces de la nature ? Ou s'agit-il d'une représentation d'un effondrement interne, archaïque, d'angoisses précoces, de terreur sans nom ?

Pour terminer

L'épopée de Gilgamesh continue à parler à travers les siècles. La lire, c'est entrer dans la vie, la pensée, l'âme et la culture de nos plus anciens parents, « mais, plus encore, c'est aussi retrouver, dans un esprit et un cœur dont les couches profondes ne peuvent

guère avoir changé depuis, les mêmes enrichissements de l'amitié : de la vie partagée, et les mêmes révoltes devant cette loi, qui nous égalise tous, à la fin, de la mort inexorable » (Bottéro, 1992).

Bibliographie

Bottéro J. (1992). *L'épopée de Gilgamesh : le grand homme qui ne voulait pas mourir*. Paris: Gallimard.

Eliade M. (2009). *Aspects du mythe*. Paris: Gallimard.

Freud S. (1900). *L'interprétation des rêves*, trad. fr. I. Meyerson, révisée par D. Berger. Paris : PUF, 1980 ; *OCF.P*, IV, 2003 ; *GW,* II.

Freud S. (1911/1958]). Rêves dans le folklore, *Résultats, idées et problèmes*, I, trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, E. D. Oppenheim. Paris: PUF, 1984; *OCF.P*, XI, 1998 ; *GW*, Nachtragsband, 1987.

Freud S. (1913). Le motif du choix des coffrets, trad. B. Féron, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris, Gallimard, 1985.

Freud S. (1924). *Kurzer Abriss der Psychoanalysis*, G-W 403-427 cité par R. Kaës, in *Contes et divans*. Paris, Dunod, 1996.

Freud S. (1933), *Essais de psychanalyse appliquée*. Tr. M. Bonaparte, & E. Marty. Paris : Gallimard. 1983.

Hugo V., & Brun, A. L. (2012). *Le promontoire du songe*. Paris : Gallimard.

Oppenheim A. L. (1956). *The Interpretation of Dreams in the Ancient Near East*. Philadelphia: Am. Philos. Soc.

Racamier P.-C. (2005). *Le génie des origines : psychanalyse et psychose*. Paris : Payot.

Rank O. (1941). The double as immortal self; in *Beyond Psychology*. Camden N. J : Haddon Craftsmen, Inc.

Rolland JC. (2006). Regards sur le Rêve. Paris, *Libres Cah Psychanal*.

Seif N. (1984). Otto Rank: On the Nature of the Hero. *American Imago, 41*(4), 373-384. Retrieved March 30, 2020, from www.jstor.org/stable/26303607

Simon M., & Epstein, I. (1959). *The Babylonian Talmud: Seder Zera'im: Berakhot*. New York: Rebecca Bennet Pubs.

The Talmud: Berakhoth. Edited by A. Zvi Ehrman. Vol. 4. Jerusalem: El-'Am, 1982.